L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI MATIN, 13 DECEMBRE.

FEUILLETON.

PIERRE DONNADIEU

Par Aimé Dollfus.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Entre Pont-Saint-Esprit et Bagnols, sur la rive gauche du Rhône, dominant cette superbe vallée, au fond de laquelle coule le grand fleuve, s'élève le château de Neuil. Les voyageurs que le train emporte le long de la rampe du Rhône ont longtemps devant les yeux cette construction d'un style grandiose et simple qui remonte au siècle dernier. Le temps n'a pas encore imprimé sa patine sur ces murs, légers de forme, qui projettent leurs lignes blanches à travers un rideau d'arbres splendides.

Le parc, dont les arbres s'étagent en amphithéâtre, monte derrière le château, divisé par une pelouse sur toute sa longueur. A droite et à gauche, ce sont de hauts portants de verdure, figurant un magnifique décor d'opéra ; le fond, c'est le ciel, que la perspective découpe à larges pans.

La façade, précédée d'une vaste pelouse et d'une grille, surplombe le fleuve.

Ce site, ce panorama que l'on découvre de la terrasse, sont un des plus beaux du monde. La nature, cultivée depuis la rive du fleuve jusqu'au sommet des collines, n'est nulle part plus riche, plus diverse. Elle offre aux yeux un immense tapis parsemé des plus étonnantes teintes, soit que le soleil l'inonde de sa clarté, soit qu'en temps de pluie les gros nuages noirs et pressés l'étouffent sous leur masse.

Mais il fait un beau ciel, une radieuse matinée de printemps. Les deux hôtes du château de Neuil se promènent sur la terrasse : une jeune femme et un jeune homme, c'est le frère et la sœur. Ils marchent, à côté l'un de l'autre, et de temps en temps le jeune homme regarde au bas de la terrasse, où passe la route, et dans le lointain.

Robert de Neuil pouvait avoir trente-cinq ans ; on lui en eût donné cinquante. Sa démarche paraissait lente et pénible. Un grand air de souffrance était répandu sur toute sa personne. Sa figure intelligente, fière et douce, trahissait par les rides précoces qui la sillonnaient, par la maigreur, la transparence presque diaphane de la peau, un état de lassitude et de maladie. Les cheveux blonds, rejetés en arrière, découvraient un front large et poét que. L'œil bien était cependant singulièrement énergique. C'est que Robert de Neuil, capitaine de chasseurs, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille de Gravelotte. Les Allemands le ramassèrent et le guérirent, ou du moins le ramenèrent à la vie. Une longue captivité en Prusse ne servit qu'à débiliter davantage cette organisation déjà si rudement atteinte.

Quand Robert de Neuil revint en France, il donna sa démission. Sa santé était perdue.

Sa sœur, sur laquelle il avait veillé depuis l'enfance avec une sorte d'affection et d'autorité paternelles, se dévoua à son tour. Elle se consacra tout entière à ce frère devenu aussi faible qu'un enfant, condamné par tous les médecins, et dont l'existence ne se prolongeait qu'à force de soins et de tendresse. Aussi renonçant à tout, au monde, à Paris, aux fêtes, aux plaisirs, ne vit-elle plus que la mission de dévouement dont elle s'était chargée. Et si jamais dévouement fut léger à porter ce fut bien celui-là. Charlotte de Neuil avait pour son frère un amour profond. De bonne heure elle le considéra comme son guide, son exemple et son conseil en tout. Elle ne voyait que par ses yeux et ne voyait que lui. Elle le trouvait instruit, spirituel, courageux, noble de cœur et d'esprit, si bien que les autres hommes, à côté de ce frère idéalisé, lui semblaient médiocres et, plus encore, insignifiant.

Elle était d'ailleurs en droit de se montrer difficile. Belle, riche à plus d'un million, on citait à Paris Mlle de Neuil comme un des plus beaux partis, et nombre de douairières du noble faubourg s'étaient mis en tête de l'établir. Elle repoussa leurs offres et déclara nettement que son intention était bien de ne se marier jamais.

Plus jeune que son frère de dix années environ, Charlotte lui ressemblait étrangement. Elle avait les mêmes cheveux et les mêmes yeux, la même expression douce des êtres qui souffrent, la même expression fière des êtres qui ne veulent pas être plaints. Du reste, ils s'étaient créé un monde à eux, tout peuplé des souvenirs des grands poètes qu'ils avaient lus ensemble durant les longues insomnies, ou bien, par distraction, quand la pente de la rêverie les y ramenait, Robert la plaignait quelquefois ; ce dévouement, ce sacrifice que sa sœur lui faisait de tant de choses et d'elle-même, lui parait comme un remords. Quelquefois il essayait de lui dire ou de le lui faire comprendre. La noble fille s'en montrait si vraiment offensée, attristée, que son frère n'insistait jamais. Elle le pria même de ne plus aborder un pareil sujet.

—M'aimes-tu donc moins que je ne t'aime pour ne pas craindre de me causer un tel chagrin, pour me croire si au-dessous de moi même et de toi ?

Leurs grandes mésintelligences s'arrêtaient là.

Ils se promenaient sur la terrasse, avons-nous dit. A un certain moment, Robert s'arrêta et regarda plus attentivement sur le chemin. Sa sœur, craignant qu'il ne fût fatigué, lui offrit le bras, mais il la repoussa doucement.

—Non, ce n'est point cela, dit-il.

—Qu'est-ce donc alors ? Je ne t'ai jamais vu ainsi.

—J'attends quelqu'un.

—Toi ?

—Oui, moi. Cela t'étonne ?

—Je l'avoue, un peu. Ainsi tu m'avais fait un mystère, une cachotterie ?

—Tu me le pardonnes ? Ah ! c'est que vois-tu, chère sœur, la visite que j'attends me cause une grande joie. J'oublie mon mal et je vais mieux.

—En vérité, tu serais amoureux, et tu attendrais celle que tu aimes, que tu ne parlerais pas autrement !

—Non, ce n'est pas une femme. Quelle heure est-il ?

Robert tira sa montre :

—Midi ! s'écria-t-il. Si le train de Marseille n'a pas de retard il entre à la gare de Pont-Saint-Esprit.

—Ah ! cette personne, ce monsieur, n'arrive pas de Paris ?

—Non, Dieu merci ! Regarde mieux, ne vois-tu rien sur la route ? J'ai envoyé Antoine au-devant de mon voyageur.

—Ah ! voici la livrée bleue d'Antoine ! s'écria Mlle de Neuil. Il porte une valise.

—Il est seul ?

—Un monsieur le rejoint... Je ne me rappelle point cette tournure là... Eh ! mais, je ne me trompe pas !....

—C'est lui !

—M. de Lavernaye !

—Oui, Roland, mon vieux compagnon d'armes, et mieux que cela, mon ami, et le tien, n'est-ce pas ?

En répondant, Robert examinait curieusement sa sœur. Mlle de Neuil avait l'âme trop haute pour dissimuler une impression quelconque. Elle montra franchement à son frère le plaisir que lui causait la visite du comte de Lavernaye. Robert fut heureux de cette impression saisie au vol. Il regarda longuement sa sœur et lui serra la main.

Tous les deux quittèrent leur poste d'observation et marchèrent au-devant de leur ami.

Le chef d'escadron, Roland de Lavernaye, élégant sans recherche dans sa redingote noire boutonnée, avait quarante ans. Il était de taille moyenne, pâle. Avec ses cheveux noirs taillés en brosse, ses moustaches, son geste un peu roide, sa tournure distinguée en un mot, c'était un composé de militaire et de gentilhomme. Au moral, cet homme offrait l'expression la plus haute de la loyauté et de l'honneur. Froid, il ne l'était qu'en apparence. On devinait que, sous une couche d'indifférence légèrement hautaine, bouillonnaient des sensations vives et rapides et des passions d'autant plus violentes qu'elles étaient contenues.

Le comte de Lavernaye, dernier du nom, pauvre, se fit soldat. Il s'était engagé, sans passer par l'école, à vingt ans. Il aimait son métier pour l'indépendance qu'il procure ; aussi n'avait-il presque jamais quitté l'Algérie, sauf pendant la guerre, où, après des prodiges dans les batailles autour de Metz, il fut fait prisonnier. De capitaine, il devint chef d'escadron. Il voyait avec une sereine philosophie ses camarades lui passer sur le dos. Il ne se plaignait aucunement et se trouvait très heureux. Doué de toutes les vertus militaires, c'était un de ces officiers dignes des plus rapides avancements, mais qui n'avancent jamais au *choix*. La force des choses les pousse seule. Explique qui pourra cette anomalie, elle existe. Pour le comte de Lavernaye, le fait était d'autant moins explicable qu'il était respecté de ses chefs et adoré de ses collègues, à cause même de sa digne réserve, du nom qu'il portait et de l'excellent camarade que chacun trouvait en lui. On s'était fait aux apparentes bizarreries de son caractère, aux angles un peu frustes d'une humeur qu'un grain de sauvagerie préservait de toute banalité.

Il accordait sa bienveillance à tout le monde, mais on ne lui connut jamais qu'un ami : le capitaine Robert de Neuil. Cette liaison, si chère à tous les deux, fut brusquement rompue.

Roland retournait en Algérie et Robert quittait le service, dangereusement blessé, mourant. Ils avaient si longtemps vécu de la même vie, que cette séparation fut un déchirement. Mais, à distance, ils s'écrivaient et continuaient à vivre ensemble. Une seule fois ils s'étaient revus, à Marseille. Roland quitta son ami avec une mâle tristesse et l'embrassa les larmes dans les yeux, persuadé qu'il ne le reverrait plus. Mais Robert vivait encore et Roland savait grâce à quels soins, à quel angélique dévouement ! Aussi son admiration pour Charlotte de Neuil était-elle sans bornes. Il la regardait comme le type de la femme, et lui adressait dans ses lettres de ces louanges délicates et discrètes qui ont tant de prix venant d'un homme tel que lui.

Du premier jour où il avait connu Roland de Lavernaye, Robert de Neuil était devenu la proie d'une idée fixe : marier sa sœur avec Roland. A qui pouvait-il mieux donner sa sœur qu'à son ami ? Dans leurs promenades à travers la campagne africaine, aux veillées du bivouac, les deux amis ne tarissaient point sur les sujets qui leur étaient chers. Robert parlait de sa sœur avec un enthousiasme et une tendresse que Roland partageait sans connaître l'objet de cette idolâtrie. Jamais un mot ne fut prononcé entre eux qui pût ressembler à une offre de la part de Robert, à un désir manifesté de la part de Roland. Tous les deux se comprenaient sans en dire davantage. Robert espérait que la force des choses, que le hasard amènerait ce dénouement heureux qui eût comblé ses plus chères espérances.

La guerre éclata.

Eloigné de son ami, Robert n'écrivit plus un mot qui eût trait à ce sujet ; mais il y pensait toujours, et même avec un redoublement d'espoir. Il se savait condamné et frappé à mort.

Quand je ne serai plus, se disait-il, Charlotte me retrouvera dans mon ami.

Cette idée de se survivre auprès de sa sœur dans la personne de Roland, s'était incrustée dans son esprit. Il y trouvait une consolation ; il lui semblait qu'il quitterait la vie avec moins de regrets, avec moins de poignante amertume.

Entre sa sœur et lui jamais une parole ne fut échangée qui ressemblât à l'aveu de son souhait. Seulement Robert avait remarqué combien les lettres de Roland causaient de plaisir à sa sœur et la sorte d'insistance qu'elle mettait à parler de lui longtemps après que les lignes avaient été lues. Mais peut-être ne fallait-il voir là qu'une ruse ingénieuse de ce noble cœur. Peut-être n'était-ce qu'un prétexte qu'elle employait pour distraire le malade, et alors quel plus puissant attrait que de lui parler de son ami ? Ils allaient donc tous les deux, d'un pas aussi rapide que le permettait la faiblesse de Robert, à la rencontre du voyageur.

Du plus loin que Roland les aperçut, il salua et courut à leur rencontre. Robert le serra dans ses bras ; Charlotte lui tendit la main, il la prit dans la sienne et, se baisant vivement, il la baisa.

—Te voilà ! disait Robert, dont l'œil ne pouvait se détacher du visage de son ami ; je croyais que tu avais fait le vœu de ne plus remettre les pieds en France !

—C'est une circonstance grave qui m'y rappelle, répondit Roland.

—Un secret ?

—Non pas. Je te dirai cela quand nous causerons affaires. En attendant, je te trouve mieux.

—Un peu, oui. Mais les forces ne reviennent pas.

—Elles reviendront ; tu en reviens de plus loin toi-même !

—Certainement ; il n'y a pas de jour que je ne le regrette ! Le plus dur était fait ; j'étais bien parti de vie à trépas quand ce mauvais praticien d'Heidelberg s'avisa de trouver que mon cœur battait encore.

—Robert, lui dit Charlotte avec un accent de reproche, j'aime à croire que tu m'oublies en parlant ainsi.

—C'est juste ; je t'afflige, pardonne-moi. Mais, en vérité, je m'en veux de ne pouvoir vivre qu'en te coûtant tes plus belles années.

—Encore !

—Toujours ! reprit Robert avec chaleur. Nul ne sait tout ce que je te dois, sauf Roland, pour qui je n'ai rien de caché.

Charlotte détourna la conversation.

—Monsieur de Lavernaye, demanda-t-elle vivement, combien de jours nous restez-vous ?

—Jusqu'à demain matin !

—Seulement ?

—Oui.

—Ainsi tu arrives et tu repars ! s'écria Robert. C'est donc bien sérieux ?

—Extrêmement sérieux, mon cher ami.

—Et tu vas à Paris ?

—Non, à Lavernaye.

(*A continuer.*)

A nos Abonnés des campagnes

Nous sommes obligés de payer à la Nouvelle-Orléans même, depuis le 1er janvier 1875, d'après la nouvelle loi du Congrès, le port de tous les journaux que nous expédions à nos abonnés de l'intérieur. C'est donc à ces derniers, à qui leur poste locale ne pourra plus rien réclamer, de nous rembourser, ou de nous payer le port en même temps que le prix de l'abonnement.

Le port est de 10 cents par mois, pour l'édition quotidienne, et de 25 cents par an pour l'édition hebdomadaire.

Les maîtres de poste ainsi que nos agents devront donc se faire payer ce montant additionnel et nous le transmettre en même temps que le prix d l'abonnemen

Billets faux de banques nationales

Voici une liste des billets faux de banques nationales. L'astérique (*) signifie que les banques n'existent pas et que l'émission en est frauduleuse.

BILLETS DE DEUX PIASTRES.

Boston, Massachusetts, Tremont National Bank.
Kinkerhook, New York, National Bank of.
Kinderhook, New York, National Union Bank.
*Lindepark, New York, National Union Bank.
*Lynn Park, New York, Lynn Park National Bank.
Newport, Rhode Island, Newport National Bank.
Newport, Rhode Island, National Bank of Rhode Island.
New York City First National Bank.
New York City Ninth National Bank.
New York City Marine National Bank.
New York City Market National Bank.
New York City Union National Bank.
New York City St. Nicholas National Bank.
New York City National Shoe and Leather Bank.
New York City, National Bank of the State of New York.
Peekskill, New York, West Chester County National Bank.
Philadelphia, Pennsylvania, Sixth National Bank.
Providence, Pennsylvania, First National Bank.

BILLETS DE CINQ PIASTRES.

Chicago, Illinois, First National Bank.
Chicago, Illinois, Third National Bank.
Chicago, Illinois Traders' National Bank.
Jackson, Michigan, People's National Bank.
Aurora, Illinois, First National Bank.
Canton, Illinois, First National Bank.
Paxton Illinois, First National Bank.
*Galena, Illinois, First National Bank.
Peru, Illinois, Firs National Bank.
Chicago, Illinois, Merchants' National Bank.
New Bedford, Massachusetts, National Bank of New Bedford.

BILLETS DE DIX PIASTRES.

Albany, New York, Albany City National Bank.
Auburn, New York, Auburn City National Bank.
Cherry Valley, New York, National Central Bank.
Chicago, Illinois, Merchants' National Bank.
Lockport, New York, First National Bank.
Malone, New York, Farmers' National Bank.
Newburg, New York, Highland National Bank.
New York City Croton National Bank.
New York City First National Bank.
New York City Marine National Bank.
New York City Merchants' National Bank.
New York City Market National Bank.
New York City Mechanics' National Bank.
New York City Ninth National Bank.
New York City Union National Bank.
New York City National Bank of Commerce.
New York City National Bank of the Commonwealth.
New York City, National Bank of the State of New York.
Philadelphia, Pennsylvania, First National Bank.
Philadelphia, Pennsylvania, Third National Bank.
Poughkeepsie, New York, First National Bank.
Poughkeepsie, New York, City National Bank.
Poughkeepsie, New York, Farmers and Manufacturers' National Bank.
Peekskill, New York, Westchester Country National Bank.
Pen Yan, New York, First National Bank.
Rome, New York, Central National Bank.
Rochester, New York, First National Bank.
Rochester, New York, Flour City National Bank.
Red Hook, New York, First National Bank.
Syracuse, New York, First National Bank.
Syracuse, New York, Syracuse National Bank.
Troy, New York, Mutual National Bank.
Whitehall, New York, First National Bank.
Waterford, New York, Saratoga County National Bank.
Richmond, Indiana, Richmond National Bank.

BILLETS DE VINGT PIASTRES.

Boston, Massachusetts, First National Bank.
Chicago, Illinois, First National Bank.
Indianapolis, Indiana, First National Bank.
Lebanon, Pensylvania, Lebanon National Bank.
New York City, Merchants National Bank.
New York City, Tradesmen's National Bank.
New York City, National Bank of Commerce.
New York city, National City Bank.
New York city, National Shoe and Leather Bank.
New York city, Market National Bank.
New York city, Mechanics' National Bank.
New Albany, Indiana, First National Bank.
Plainfield, New Jersey, First National Bank.
Portland, Maine, First National Bank.
Portland, Connecticut, First National Bank.
Philadelphia, Pennsylvania, Fourth National Bank.
*Utica, New York, City National Bank.
Utica, New York, Utica City National Bank.
Utica, New York, Oneida National Bank.
Utica, New York, First National Bank.

BILLETS DE CINQUANTE PIASTRES.

New York City Fourth National Bank.
New Bedford, Massachusetts, National Bank of Commerce.
Palmyra, New York, First National Bank.

BILLETS DE CENT PIASTRES.

Boston, Massachusetts, First National Bank.
Cincinnati, Ohio, Ohio National Bank.
Elmira, New York, First National Bank.
New York City Central National Bank.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS.

LIGNE POSTALE DE NEW-YORK AU HAVRE.

[illegible]

LABRADOR, Sanglier, samedi, 30 décembre.
AMERIQUE, Pouzolz, samedi, 13 janvier.

PRIX DU PASSAGE en OR (y compris le vin) [illegible]

LOUIS DE BEBIAN, Agent, [illegible] New-York.

Pour New-York directement.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants :

KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
CORTES.

Le steamer

HUDSON,

E. V. Gager, commandant,

Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse, Jeudi, 14 déc., à 8 h. A. M.

L'assurance sur cargaison est prise par cette ligne à 3/4 pour cent.

[illegible]

ALFRED MOULTON, Rue Carondelet, No 41.

ARRANGEMENT D'HIVER

Steamboat portant la malle des Etats-Unis Mandeville et la Nouvelle-Orléans.

Pour Mandeville, Louisbourg, Madisonville et Covington.

Le beau steamer, CAMELIA,

capitaine Wm. Hanover,

[illegible]

C. M. SOMLA.

[illegible]

NATCHEZ,

T. P. Leathers, capitaine,

[illegible]

KITE & CARLIN, [illegible]

W. B. BROCKETT, agent.

[illegible]

OUACHITA BELLE,

Capitaine James F. McElroy,

[illegible]

E. O. MELANÇON, No 25 de la rue Bienville.

[illegible]

ST JOHN,

F. BERGERON, Capitaine,
J. C. BERGERON, Comm.

[illegible]

E. O. MELANÇON, No 25 de la rue Bienville.

[illegible]

HENRY TETE,

[illegible]

M. M. LANDRY ou R. RIVET, 105 rue Decatur, près de Louis.

LIGNE DES PLANTEURS.

Paquebot régulier de la côte et de Lafourche.

Le bateau à vapeur CITY OF AUGUSTA,

[illegible]

M. CHARLET, capitaine.

VAPEURS.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

STEAMERS ENTRE BREME ET LA NLLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.

Les steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE du Nord feront le service [illegible]

HANOVER [illegible]
FRANKFURT [illegible]

PRIX DU PASSAGE:

[illegible]

Ed. F. STOCKMEYER & Co., Agents, No 40 de la rue de l'Union.

Passage pour l'Europe. (AVENIR.)

Via la Nlle-Orléans, New-York, Philadelphie et Baltimore.

STATE LINE.

[illegible]

WHITE STAR LINE.

[illegible]

ALLAN LINE.

[illegible]

A. K. MILLER & Co., No 23 de la rue Carondelet, Nlle-Orléans.

CHEMINS DE FER.

Chemin de fer de la Nouvelle-Orléans et des Lacs.

[illegible] ST. FRANCIS BELLE, [illegible]

C. B. PAYNE, Agent général.

Bureaux de la Compagnie du New-Orleans City Railroad,

No 124 de la rue de Canal.

Nlle-Orléans, 15 octobre 1876.

Jusqu'à nouvel ordre, les trains sur le chemin de fer de la rue de Canal, des Cimetières et du Lac, partiront comme suit :

De la Ville. | Du Lac.

[illegible]

Lorsque le temps sera beau, il y aura des trains extra, le dimanche, pour le public, et, à 8 heures du matin, pour les chasseurs, en toute saison pour la ville.

C. C. LEWIS, Secrétaire.

Grand chemin de fer de la Nlle-Orléans, St-Louis et Chicago.

Les trains partent et arrivent comme suit : (Du dépôt, au pied de la rue des Calliope.)

A partir de lundi, 27 novembre les trains partiront et arriveront comme ci-après :

DÉPARTS. ARRIVÉES.

[illegible]

CHARS DORTOIRS PULLMAN JUSQU'A ST. LOUIS, CHICAGO, LOUISVILLE ET CINCINNATI.

[illegible]

A. D. SHELDON, Agent.
R. D. FROST, Directeur-Général.

New Orleans, St-Louis & Chicago R. R. Co. (Great Jackson Route.)

(From Calliope street Depot.)

On an after Monday Nov. 27 1876, trains depart and arrive as follows :

DEPART. ARRIVE.

[illegible]

PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH TO St-LOUIS, CHICAGO, LOUISVILLE AND CINCINNATI.

Only one change of sleeping cars to Eastern cities. Accommodation train as far as McComb City.

Tickets for sale and informations given at 22 Camp street, corner Common, under City Hotel.

A. D. SHELDON, Agent.
R. D. FROST, General Manager.

Chemin de fer de la Nlle-Orléans et Mobile.

LIGNE DE MOBILE.

LA GRANDE ROUTE POUR L'EST, LE NORD ET L'OUEST.

Via Louisville, via Atlanta et via St-Louis.

ELLE TRANSPORTE LA MALLE DES E. U.

[illegible]

J. W. COLEMAN, Agent de billets.

D. S. ROBINSON, Surintendant.

New Orleans & Mobile Rail-Road.

MOBILE LINE.

THE GREAT THROUGH ROUTE TO THE EAST, NORTH AND WEST.

Via LOUISVILLE, Via ATLANTA, and Via St.-LOUIS.

CARRYING THE U. S. MAIL.

[illegible]

J. W. COLEMAN, Ticket Agent.

GRAND CHEMIN DE FER DE LA Louisiane et du Texas, de Morgan.

[illegible]

Compagnie d'Assurance du PEUPLE —DE LA— Nouvelle-Orléans.

BUREAUX No. 5, RUE ST-PIERRE.

CINQUIÈME ÉTAT ANNUEL.

CONFORMÉMENT aux réquisitions de sa Charte, la Compagnie publie l'état suivant :

Primes reçues l'année expirée le 30 juin 1876.

[illegible]

Le tableau qui précède est une copie exacte faite sur les livres de la Compagnie.

R. M. DAVIS, Président.
JNO. WILSON, Vice-Président.

A. GRANGER, Secrétaire.

[illegible]

EDITION HEBDOMADAIRE DE L'ABEILLE.

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru, pendant la semaine, dans l'Abeille quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Mutual National Bank.

[illegible]

JOHN J. HARPER, Président.
A. W. BOSWORTH, Vice-président.

ASSURANCES.

[illegible]

ASSURANCES.

[illegible]

ASSURANCES.

[illegible]

THE NEW ORLEANS BEE

[illegible]

For New York direct.

[illegible]

HUDSON

[illegible]

ALFRED MOULTON

[illegible]

MUTUAL INSURANCE COMPANY.

[illegible]

ASSURANCES.

Merchants' Mutual Insurance Company

[illegible]

PAUL FOURCHY, Président.

STATE OF LOUISIANA.

[illegible]

New Orleans Credit Foncier Association.

[illegible]

Compagnie d'Assurance de l'Union de la Nlle-Orléans.

[illegible]

Planters' and Traders' Insurance Company.

[illegible]

Société Française de Bienfaisance Mutuelle de Jefferson.

RAPPORT ANNUEL.

[illegible]

La Compagnie d'Assurance TEUTONIA

[illegible]

An Public.

NEW ORLEANS PACIFIC RAILROAD.

[illegible]

STATE NATIONAL BANK

[illegible]